

*Eglise du Saint-Sacrement à Liège*  
*Chapelle de Bavière à Liège - Eglise Saint-Lambert à Verviers*

*Feuillet 104*  
*Juillet 2020*

**BENSON, *LES PARADOXES DU*  
*CATHOLICISME (12)*  
**LA VIE ET LA MORT****

« *Comme morts et cependant vivants* » (2 Co 6, 9).

[235]

Nous avons examiné jusqu'ici un certain nombre de phénomènes paradoxaux qui se montrent dans la vie du Catholicisme et nous avons essayé de les concilier en établissant que l'Eglise Catholique est à la fois humaine et divine. Dans son ardente lutte, par exemple, pour conquérir une paix divine et surnaturelle, dont elle seule possède le secret, elle « *résiste jusqu'au sang* » [Hb 12, 4] à toutes les tentatives humaines pour supplanter cette Paix par une autre. Comme société humaine, en outre, [236] elle se sert librement de toutes les opportunités, de tous les secours humains, de la beauté terrestre et crée pour publier son Message, mais elle peut survivre, comme ne le peut aucune société humaine, à la privation de ses droits humains et de la richesse qu'elle s'est acquise. Humaine, elle compte la grande multitude des pécheurs de ce monde parmi ses enfants ; divine, elle a produit les saints. Divine, elle base tout son évangile sur une Révélation que la Foi peut seule comprendre ; humaine, elle se sert des intelligences les plus simples et les plus profondes pour analyser cette révélation

et la répandre. Sur ces points et sur beaucoup d'autres semblables, on a essayé de montrer pourquoi elle offre tantôt un aspect et tantôt un autre à la critique humaine et comment les accusations portées contre elle deviennent, vues à la lumière de sa double revendication, des lettres de créance et des arguments en faveur de cette revendication elle-même. Enfin, dans les méditations sur les Sept Paroles du Christ, nous avons examiné, très brièvement, comment [237] aux heures de la plus profonde humiliation de son humanité, il a maintes fois révélé les caractéristiques de sa divinité.

Il reste maintenant à examiner ce point où l'Eglise manifeste le plus cette double nature qui lui est propre et montre, par conséquent, comme dans une sorte d'abrégé son identité, dans les limites humaines, avec Celui qui, maître de la Vie, vainquit la mort en s'y soumettant et, par sa Résurrection, montra qu'il était le *Fils de Dieu* et en avait la puissance.

## I

La Mort, nous dit le monde, est la fin définitive de toutes choses. C'est la loi universelle que l'on ne peut éluder à aucun prix, et ceci est vrai non seulement de l'individu mais de la société, des peuples, de la civilisation et même, semblerait-il, de la vie physique elle-même. Toutes les énergies vitales que nous possédons peuvent donc être dirigées non vers l'abolition mais uniquement vers l'ajournement de cette conclusion définitive à laquelle doit aboutir la plus idéale harmonie créée.

Nos médecins ne peuvent nous guérir ; [238] ils ne peuvent qu'écartier de nous la mort pour un temps limité. Nos hommes d'Etat ne peuvent établir une fédération éternelle, ils ne peuvent qu'aider à se maintenir un peu plus longtemps une société qui tend à se dissoudre. Notre civilisation ne peut réellement produire un surhomme immortel, elle ne peut que rendre l'humanité ordinaire un peu moins mortelle, temporairement et dans son apparence

extérieure. La Mort est donc, suivant l'opinion du monde, le duelliste qui ne peut que vaincre. Nous pouvons parer ses coups, les éviter, nous en écarter un moment ; nous pouvons même marcher sur elle et paraître la menacer dans sa réalité même ; nos énergies, en somme, doivent être toutes mises en œuvre dans ce conflit, si nous devons y survivre. Mais ce n'est, au mieux, qu'une apparence. Le moment vient enfin où, repoussés jusqu'à la barrière extrême, notre dernière parade hésite.... et la Mort n'a plus qu'à essuyer son épée.

Or, l'attitude de l'Eglise Catholique devant la mort est non seulement l'antithèse la plus absolue de la prudence mondaine, [239] mais encore la plus paradoxale de toutes ses méthodes. Car tandis que le monde essaye de tenir la Mort à distance, l'Eglise fait tous ses efforts pour l'étreindre. Le monde tire son épée pour repousser l'assaut de la Mort, l'Eglise offre son cœur pour en recevoir les coups. Elle est amoureuse de la Mort, elle la poursuit, elle l'honore, elle l'exalte. Elle place sur ses autels non pas un Christ vivant et debout, mais un Christ qui meurt.

« *Si tu veux être parfaite, crie-t-elle à chacune des âmes, abandonne tout ce que tu possèdes et suis-moi* » [Mt 19, 21 ; cf. Mc 10, 21 ; Lc 18, 22]. « *Abandonne tout ce qui rend la vie digne d'être vécue, dépouille-toi de tout ce qui soutient ta vie, de tout ce qui fait se réaliser ton moi.* » C'est cela son suprême appel, lancé sans doute avec tous ses corollaires non pas à tous ses enfants, mais à ceux-là seulement qui désirent la perfection. Cependant l'appel dans un sens s'adresse ici à tous. « *Mourir chaque jour* » [cf. 1 Co 15, 31], mourir à soi-même, se mortifier, se soumettre, céder. « *Si quelqu'un veut sauver sa vie, il faut qu'il la perde* » [cf. Mt 16, 25 ; Mc 8, 35 ; Lc 9, 24].

[240]

Il en est de même dans les rapports de l'Eglise avec la société où sa politique est tenue pour une politique de suicide par un monde amoureux de son propre genre de vie. C'est un suicide, s'écrie le monde, d'abandonner en France tout ce qui doit assurer la vie temporelle de l'Eglise ; comment en effet pourra survivre cette

société qui renonce à ses moyens d'existence ? C'est un suicide de demander une vie de virginité aux plus nobles de ses enfants, de désertier la cause monarchique d'un pays et de se mettre en opposition avec l'idéal républicain d'un autre. Car elle-même, après tout, est humaine et doit se plier aux conditions de ce qui est humain. Si augustes que soient ses prétentions, elle doit se mettre d'accord avec le monde si elle désire y vivre.

Et c'est ainsi que ses actes furent commentés à toutes les époques. Elle a condamné Arius alors qu'un léger compromis pouvait se trouver facilement et perdit ainsi la moitié de ses enfants. Elle a condamné Luther et perdu l'Allemagne, condamné Elisabeth et perdu l'Angleterre. A [241] chaque crise elle a fait le choix qui était le pire, elle s'est soumise quand elle aurait dû résister, elle a résisté quand elle aurait dû se soumettre. La merveille est qu'elle survit à tout.

Oui, c'est ici la merveille. « *Comme mourante, voici qu'elle vit !* » [cf. 2 Co 6, 9].

## II

La réponse, bien entendu, est facile. C'est, tout simplement, qu'elle ne désire pas le genre de vie que le monde considère comme étant seul la vie. Pour elle ce n'est pas du tout la vie. Elle désire évidemment survivre en tant que société humaine et elle a l'assurance qu'elle survivra toujours de la sorte. Mais ce n'est pas dans les conditions ordinaires d'une société ordinaire qu'elle désire cette survivance. Ce n'est pas d'une vie *naturelle* qu'elle est ambitieuse, une vie qui tire sa force des conditions humaines et du milieu humain, qui, par conséquent, croît et décroît avec ces conditions humaines et partage à la fin leur sort, mais une vie *surnaturelle* qui puise sa force en Dieu. Et elle reconnaît, comme l'un des Paradoxes les plus fondamentaux de tous, qu'une telle

[242] vie ne peut s'obtenir et se conserver que par ce que le monde appelle « *la mort* ».

Elle n'ambitionne donc pas seulement la vie d'un état humain prospère, monarchie ou république. Il est des époques, il est vrai, dans son histoire, où un tel concours humain à son existence réelle est utile à son action et elle a, évidemment, droit, comme d'autres sociétés, aux possessions terrestres qui ont pu être conquises par ses enfants et que ceux-ci lui offrent. Ou bien, comme au Paraguay, elle peut, par ses ministres, diriger pendant quelque temps les affaires civiles ordinaires d'hommes qui veulent être fidèles à son gouvernement. Cependant si une telle responsabilité devait un instant mettre en péril son action spirituelle, - si on lui offrait, en somme, de choisir entre la puissance spirituelle et la puissance temporelle, elle laisserait aussitôt tous les royaumes de ce monde pour garder ce royaume qui lui vient de Dieu ; elle « *souffrirait avec joie la perte de toutes choses* » [cf. Ph 3, 7-9] pour conserver le Christ.

Or, comment pourrait-on nier un seul instant que son succès a été éclatant et écri-[243]-sant ; - comment pourrait-on nier cette fructification de la Vie par la Mort ?

Est-il des êtres humains, par exemple, dont l'action ait été plus efficace et qui aient exercé plus d'influence que ses saints, - des hommes et des femmes qui sont « *morts chaque jour* » [1 Co 15, 31] afin de vraiment vivre ? Avouons qu'ils n'ont pas, il est vrai, réussi comme des hommes d'affaires, des directeurs de compagnies ou des fonctionnaires du gouvernement ; mais un tel succès n'est pas pour eux l'idéal de l'Eglise, ni un idéal pour eux-mêmes. C'est précisément le genre de vie auquel ils ont, en général, voulu mourir avec détermination et persévérance. Cependant l'efficacité de leur action dans le monde n'en a pas été diminuée. Est-il des rois dont on se souvienne autant que du mendiant Labre qui rongeaient des feuilles de choux ramassées dans les ruisseaux de Rome ? Est-il des noms d'hommes d'Etat même, qui soient, après un siècle, célèbres et vénérés comme celui de cette femme nommée Tèrese de Jésus qui dirigeait, il y a quatre cents ans quelques religieuses derrière les

murs [244] d'un couvent ? Est-il des musiciens ou des artistes aimés aujourd'hui avec une ferveur aussi grande que le petit trouvère de Dieu, nommé François, qui fit pour lui-même et les anges de la musique en frottant l'un contre l'autre deux bâtons ?

Où est l'empire que le monde ait jamais vu aussi grand, aussi loyalement uni, aussi universel et cependant aussi intransigeant que l'est l'Empire spirituel dont Rome est la capitale ? Est-il une nation dont le patriotisme soit aussi farouche que Celle qui est au-dessus des nations ? Les rois de la terre parlent du haut de leurs trônes, et quel est l'effet de leur parole ? Un vieillard, qui dans Rome a le front ceint de la triple couronne, parle de sa prison du Vatican et toute la terre en retentit.

Sa politique a-t-elle donc été si néfaste pour elle-même, après tout ? Au point de vue du monde il n'en fut jamais autrement. Son histoire n'est qu'un long exemple du sacrifice d'activités humaines et de favorables occasions terrestres ; elle a fait descendre de ses chaires les plus brillants de ses enfants, elle a fait taire ou s'est [245] aliéné les plus éloquents de ses défenseurs. Elle a rejeté de son sein tout ce qu'elle aurait dû garder et tendrement serré dans ses bras tout ce qu'elle aurait dû délaisser ! Elle n'a jamais fait que mourir ! Elle ne fait rien autre que vivre !

### III

Tournons-nous donc vers la vie de son Maître pour avoir la solution de cette énigme. La semaine dernière<sup>1</sup>, il allait à la mort. Il perdait peu à peu tout ce qui l'attachait à la vie. Les multitudes qui l'avaient suivi jusque-là le délaissaient, individuellement ou par groupes, eux qui auraient dû constituer ses armées pour l'asseoir sur le trône de son père David. La trahison avait fait son chemin même parmi sa garde choisie, et Judas marchande déjà le prix du

---

<sup>1</sup> Ce sermon fut prêché le jour de Pâques.

sang de son Maître. Les plus loyaux eux-mêmes sont épouvantés et vont tout à l'heure « *l'abandonner et s'enfuir* » [Mt 26, 56 ; Mc 14, 50] au moment où les épées brillent dans le jardin de Gethsémani. Et voici qu'enfin le sacrifice est complet et que, un par un, il laisse volontairement tomber tous les [247] liens qui le rattachent à la vie. Puis au jour même du Vendredi Saint, il souffrit que la beauté de « *son visage fut défigurée* » [cf. Is 52, 14] à ce point que nul ne « *le désirât* », fit taire la mélodie de cette voix qui brisa tant de cœurs pour les guérir ; il tendit alors ses mains de Pasteur qui seules pouvaient lui servir à rassembler son troupeau près de son cœur et ses pieds qui seuls pouvaient le porter dans le désert pour y « *chercher ce qui était perdu* » [Lc 19, 10 ; cf. 15, 4.6.24.32]. Y eut-il jamais un suicide pareil, une telle chute des plus hauts espoirs, une telle ruine de toute ambition, une mort aussi complète et aussi irrémédiable que la mort de Jésus-Christ ?

Et maintenant, au jour de Pâques, regardons-le encore et voyons-le vivant d'une vie qu'il n'eut jamais auparavant. Voyons comment la vie qui fut la sienne pendant trente ans - la vie de Dieu fait homme - pâlit elle-même jusqu'à n'être plus qu'un fantôme devant la gloire de cette même vie transfigurée par la mort. Il y a trois jours, il s'est évanoui sous les verges et les clous ; maintenant il montre que les cicatrices de sa Passion sont les emblèmes de sa force immortelle. Il y a trois jours il a parlé avec des mots humains à ceux-là seulement qui étaient près de lui et se limitait lui-même aux conditions humaines de l'espace et du temps ; il parle maintenant à tous les cœurs. Il y a trois jours il a donné son corps au petit nombre de disciples agenouillés à sa table ; aujourd'hui ce même corps dans des milliers de tabernacles peut être adoré par tous.

En un mot, il a échangé une vie naturelle pour une vie surnaturelle sur tous les plans à la fois. Il a déposé la vie naturelle de son corps pour la reprendre surnaturalisée à jamais. Il est mort pour que sa vie puisse être libérée ; il a « *fini* » dans le but de commencer.

Il est donc facile de voir pourquoi l'Eglise « *meurt chaque jour* » [1 Co 15, 31], pourquoi elle est heureuse d'être dépouillée de tout ce qui rend sa vie efficace, pourquoi elle permet, elle aussi, que ses mains soient liées, ses pieds enchaînés, sa beauté défigurée et sa voix réduite au silence dans la mesure où les hommes peuvent agir contre elle. Est-elle humaine ? Oui, car elle habite « *un [248] corps préparé* » [cf. Hb 10, 5] pour elle, mais préparé surtout pour qu'elle puisse y souffrir. Ses mains qui peuvent atteindre si loin ne sont siennes que pour qu'elle puisse panser les cœurs brisés, ses pieds ne sont rapides que pour qu'elle puisse avec eux courir au secours de ceux qui périssent, sa tête et son cœur ne lui servent qu'à méditer et aimer. Mais tout cet organisme sensitif humain est sien pour qu'elle puisse surtout agoniser en lui, saigner par mille plaies, être élevée en lui pour attirer à elle tous les hommes.

Elle ne désire donc pas dans ce monde « *le trône de son père David* » [Lc 1, 32] ni le genre de triomphe qui est le seul que le monde comprenne. Elle ne désire qu'une vie et qu'un triomphe... la Vie ressuscitée de son Sauveur. Et c'est cela enfin, qui est la transfiguration de son Humanité par la puissance de sa Divinité et la justification des deux à la fois.